

Si la critique du néolibéralisme reste d'actualité, elle n'est plus vraiment à constituer théoriquement. En effet, ces vingt dernières années, on a beaucoup écrit, et bien écrit, sur les politiques économiques, les idéologies et les formes culturelles qui ont accompagné l'extraordinaire réévaluation du « marché » dont nous avons été les contemporains. Ainsi l'emprise des représentations favorables à la déréglementation a-t-elle été brillamment dénoncée et sa généalogie maintes fois étudiée. La dérive au terme de laquelle « le nouvel esprit du capitalisme », récupérant d'anciennes aspirations à la liberté, a généré des aliénations inédites dans le monde de l'entreprise et ailleurs n'est plus un mystère pour personne. La manière dont les pratiques néolibérales d'État se sont très souvent associées à la violence guerrière, à l'autoritarisme sécuritaire et à la manipulation médiatique des esprits est chose bien connue, désormais.

Pendant, dans ces approches, qui ont renouvelé la théorie critique et débouché sur des analyses parmi les plus audacieuses au sein des sciences sociales récentes, les formes économiques sont le plus souvent restées à l'arrière-plan. De ce fait, les savoirs spécialisés qui prennent ces formes comme objet (certains secteurs de la théorie économique, l'histoire économique ou la sociologie économique) courent un risque : celui de ne pas pouvoir franchir la frontière qui les sépare des discussions publiques les plus denses en termes d'élaboration de diagnostics globaux sur le présent historique ou en termes de grandes propositions politiques et de réflexion normative. Choisir de parler de « néocapitalisme » plutôt que de « néolibéralisme », comme je le ferai ici résolument, revient à prendre d'emblée la décision de conférer une plus grande visibilité, sur la scène théorique, à un univers différent, composé de rapports sociaux, d'institutions, de processus plus matériellement et classiquement économiques. Il faut que, sur cette autre scène, il soit plus directement question de la production et de la consommation,

de la mondialisation, des transformations du travail, de la nouvelle géographie globale des échanges et d'autres choses de ce genre.

Posons maintenant une question philosophique plus précise : quels *concepts fondamentaux* permettent d'éclairer les investigations portant sur le capitalisme et le néocapitalisme ?

Techniquement, il s'agit d'une question d'« ontologie sociale ». Elle consiste à se demander quels éléments, dans la très longue liste des genres d'entités que l'on peut qualifier, sans difficultés apparentes, de *sociales* (par exemple : les groupes, les institutions, les artefacts, les interactions, les habitudes, les règles, les tendances, les structures, les systèmes, etc.), il faut privilégier pour analyser les phénomènes et les processus historiques qui semblent réclamer la mobilisation de la notion de capitalisme ou de celle de néocapitalisme. Quels sont les éléments les plus opératoires de cette liste ? Comment faut-il les comprendre précisément ? Ces interrogations, quoiqu'abstraites, ne sont nullement étrangères au champ des savoirs empiriques. Les orientations explicatives et interprétatives que ceux-ci développent supposent toujours des réponses tacites à la question ontologique, des réponses qu'il est toujours intéressant de chercher à expliciter. Mais, une fois les questions posées, il faut tenter de s'engager par ses propres moyens et à découvert.

Des puissances détachées

Ma première thèse sera que, *dans cette perspective, un statut ontologique s'impose très nettement : celui de l'objectivité détachée, de la puissance aliénée et incontrôlée.*

Ce statut paraît assez vague et attribuable à de nombreux phénomènes historiques. Ainsi, dès qu'un groupe social, une forme de vie ou une institution cherchent à gagner en force et en influence,

ils se « séparent » d'une certaine façon du reste de la société pour poursuivre leur chemin. Mais notre objet sera bien plus spécifique : il concerne les cas où cette séparation se veut plus franche, les cas où, plus précisément, la logique de séparation, d'autoconstitution à l'écart du reste de la société, comprise comme condition d'un accroissement de force, semble revêtir un aspect de nécessité, de profondeur et même de systématité. Il est facile de voir que cela peut se produire lorsque cette logique dépend moins de passions humaines fluctuantes que d'éléments stables. Des éléments qui peuvent relever de stratégies conscientes, convergentes, poursuivies sur le long terme par des groupes ayant intérêt à la séparation, de fonctionnements routiniers propres à une organisation ou à une institution visant sa propre conservation autonome, ou encore d'une combinaison quelconque de ces deux éléments.

Dans certaines circonstances, « l'argent » et « la technique » peuvent jouer là-dedans un rôle important. « L'argent » et « la technique » désignent deux vecteurs fondamentaux d'augmentation de notre pouvoir d'action dans le monde ou avec autrui. Des forces sociales, des acteurs collectifs et des institutions apparaissent alors, qui incarnent ce pouvoir. Ce faisant, « l'argent » et « la technique » forment aussi des facteurs particulièrement favorables à la promotion de transcendances problématiques : ils démultiplient la puissance et l'influence des phénomènes de séparation et d'autoconstitution. Prises ensemble, ces transcendances forment des phénomènes assez originaux à l'époque moderne parce qu'elles configurent d'une façon singulière la vie économique des sociétés. Par exemple, des organisations (comme certaines entreprises), acquérant des intérêts propres, distincts des intérêts humains les plus généraux et les plus importants, tendent à vouloir croître sur cette base et à se structurer en fonction de cet objectif ; certains dispositifs techniques (y compris des techniques de pouvoir sur autrui) peuvent générer

des contraintes inhérentes à leur développement autocentré et illimité ; enfin, il arrive que certains mondes sociaux, comme celui de la finance (ou bien telles institutions financières particulières : les deux échelles sont valables pour le raisonnement), se développent irrationnellement. Tous ces êtres deviennent alors, typiquement, des puissances détachées d'une espèce remarquable. Nés de pratiques et de fins humaines ordinaires, moyennes, communes, ils s'en éloignent. Ils paraissent s'autonomiser, visant maintenant à poursuivre, d'une façon tranchée, méthodique, *leurs* fins et, en premier lieu, la fin de leur propre « reproduction élargie ». On peut leur reconnaître de ce fait un statut ontologique propre : ils font partie des êtres qui voudraient s'organiser *à part*, incontrôlés, pour persister et grandir, et qui y réussissent souvent parce qu'ils intègrent des apports issus de la volonté humaine consciente et rationnelle et les transportent dans des fonctionnements objectifs, presque automatiques.

Dans une enquête qui prend comme champ historique privilégié la vie économique moderne, ce que l'on nomme « capitalisme » semble former l'un des milieux les plus propices au développement de certains êtres de ce type, qui n'ont par ailleurs pas forcément beaucoup de choses en commun, sinon la tendance à croître et l'opportunité de le faire d'une façon efficace et continue. Cela ne signifie évidemment pas que « l'argent » ou « la technique » (et à plus forte raison, « le capitalisme ») puissent être considérés *en eux-mêmes* comme des puissances détachées, comme des principes autonomes et absolus d'action. En réalité, il existe *beaucoup* de puissances détachées sous l'égide de l'argent et de la technique, et qui appartiennent à de nombreuses espèces parmi les réalités sociales. Le « capitalisme » définit simplement un style commun, ainsi qu'un espace d'articulations possibles entre elles. Une société capitaliste est d'abord une société peuplée de puissances détachées de ce genre, un état de nature dans lequel elles

prospèrent et s'encouragent mutuellement. Dans les situations favorables, elles entrent en cohérence, du moins en connivence les unes avec les autres.

Cependant, il y a bien des manières de concevoir ce qu'est et ce que fait une puissance détachée, bien des manières d'observer ce qui nous fait face comme le résultat extériorisé de nos actions ou comme la manifestation dangereusement autonomisée de certains de nos pouvoirs. Des choix intellectuels s'imposent.

Ma seconde thèse sera donc que, *dans le cas du capitalisme et du néo-capitalisme, il convient de résister à la tentation* (très forte dans les théories sociales courantes depuis le XIX^e siècle) *d'exagérer l'altérité de ces puissances*, c'est-à-dire leur lourdeur et leur bêtise – objets encombrants, structures inertes, systèmes aveugles, dominations carcérales et autres tendances irrationnelles.

Assurément, cette lourdeur caractérise encore certains phénomènes, certains aspects des choses. L'aveuglement et la contrainte ne sont pas que des vues de l'esprit : l'argent et la technique, impliqués dans des phénomènes sociaux particuliers, peuvent facilement y conduire dans un contexte capitaliste. Mais, par d'autres côtés, les puissances détachées en question restent souvent plastiques, largement marquées par la contingence comme par la diversité des contextes auxquelles elles peuvent s'adapter. Mieux même : elles semblent encore perméables aux engagements et aux choix de certains agents. En général, il s'avère donc difficile de leur accorder un autre statut que celui d'objectivité *partiellement, imparfaitement* ou encore *tendanciellement* autonomisée. Dans les faits, leur prétention au détachement total est loin d'être toujours honorée. Plus important encore, dans leur réalité propre, elles se révèlent parfois proches de nous, faites à notre image, subtiles et agiles, et cela d'une façon qui n'exprime pas que leur perversité essentielle, mais également la valeur de certains apports dont on peut les créditer. Il n'y a donc pas seulement,

en réalité, inachèvement du processus de l'autonomisation, mais aussi tendance, dans les puissances détachées, à faire un usage paradoxal des marges d'autonomie déjà effectivement acquises. L'argent et la technique expriment ainsi leurs ambiguïtés dans les phénomènes particuliers où ils interviennent ; les circonstances peuvent même faire qu'ils se mettent, par accident, à côtoyer ou à porter certains intérêts rationnels de l'humanité. En tout cas, les puissances détachées dont nous parlons travaillent parfois, chacune à leur manière, à nous ressembler, à nous imiter, à se rapprocher de nous. Et, finalement, comme sous l'effet d'une nostalgie de l'unité, à compenser leur transcendance constitutive – sur laquelle elles ne reviennent certes pas – par une sorte d'aspiration à la symbiose avec ce dont elles se sont détachées. En d'autres termes, leur pouvoir d'autoaffirmation égoïste et de nuisance, incontestable, ne les définit pas complètement. Car elles consacrent aussi une partie de l'énergie résultant de leur autonomisation partielle à réaliser cette tâche symbiotique. Par certains côtés, elles se présentent ainsi moins comme des excroissances absurdes que comme des miroirs déformants, fascinants, qui savent nous plaire et nous stimuler.

Pour présenter le contenu et la portée de ces deux thèses, je supposerai qu'elles permettent de dessiner les contours *du statut ontologique le plus important et le plus intéressant parmi ceux dont nous disposons* lorsqu'il s'agit d'entrer dans l'analyse des phénomènes relevant du capitalisme et du néocapitalisme, étant entendu que la première thèse conserve sa priorité hiérarchique sur la seconde. Et pour prouver cette fécondité, je commencerai par situer la discussion à un niveau bien plus général, celui du capitalisme pris comme forme historique.

Le capitalisme sur la longue durée : la tendance expansionniste

Toute tentative pour définir ou caractériser le capitalisme (et le néo-capitalisme comme cas particulier), préalable inévitable à l'enquête ontologique, doit clairement refléter l'allure historique que celui-ci a factuellement présentée *sur la longue durée*. Or, cette allure historique a été, *jusqu'à présent*, celle d'une expansion progressive et apparemment illimitée¹. Si l'on part du plus évident, « le capitalisme », cela a voulu dire que, au cœur de l'univers économique, quelques processus d'accroissement et d'accumulation relativement continus et relativement cohérents entre eux se sont développés sans avoir rencontré d'obstacles incontournables. Les plus faciles à observer, et même à mesurer, attirent tout de suite l'attention. Ainsi, sur plusieurs siècles, tandis que la richesse globale augmentait dans des proportions colossales, des quantités croissantes de travail humain étaient soumises aux lois du salariat, en même temps qu'intervenait une marchandisation grandissante des biens et des services qui pénétrait progressivement dans le tissu de la vie sociale. Et ces transformations majeures s'exprimaient elles-mêmes sur des échelles de plus en plus importantes grâce à l'extension géographique continue (quoiqu'irrégulière) du rayon d'action des activités dépendantes du salariat et du marché des biens et des services. Ce constat historique donne une évidente crédibilité à l'idée selon laquelle la production et la reproduction élargie du capital, présupposées par toutes ces tendances, ainsi

1. Il est cependant *possible* que, à l'avenir, l'épuisement de certaines ressources naturelles, ainsi que les déséquilibres écologiques induits par les activités économiques, fassent apparaître des *limites absolues* à cette expansion progressive. Reste que le scénario de la conversion écologiste d'un capitalisme global devenu adepte des *clean technologies* et de l'économie verte en général n'est pas à exclure. Elle impliquerait de nouvelles métamorphoses, aujourd'hui imprévisibles, dans l'orientation de la dynamique du système, métamorphoses à propos desquelles la notion de « développement durable » ne dit rien.

que, au second niveau, la production et la reproduction des *conditions sociales* de la production et de la reproduction de premier niveau, définissent le capitalisme comme forme historique, au-delà de la portée habituelle du concept de « mode de production ».

L'insistance sur le fait de la dynamique expansive dans le capitalisme historique ne doit pas nous détourner de l'idée tout à fait saine selon laquelle l'organisation économique capitaliste présuppose de forts éléments de stabilité. Il est d'ailleurs possible de mentionner, pour l'illustrer, un certain nombre de traditions théoriques qui placent au premier plan quelque élément fixe : la reproduction des rapports de classe², la permanence relative des rapports de force internationaux ou encore la continuité durable des cadres institutionnels dans lesquels les activités capitalistes peuvent se développer. De la même manière, privilégier la dynamique expansive de longue durée n'exige pas de croire que tout, dans l'histoire de cette organisation économique, a progressé uniformément. On n'est pas non plus obligé de croire que les stagnations, les tensions, les turbulences, les crises et les régressions ont manqué dans la trajectoire du capitalisme. Bien sûr, la focalisation sur ces phénomènes, constitutive de la critique du capitalisme depuis l'époque de la révolution industrielle, est devenue suspecte du fait de son long compagnonnage avec des diagnostics catastrophistes qui se sont ridiculisés les uns après les autres au contact des événements. Il n'empêche : économistes et historiens de l'économie ont eu raison de souligner l'importance comme la fréquence des pannes, des chutes et des oscillations de l'activité économique³.

Cependant, avec la prise en compte de la longue durée, ce sont tout de même des caractères comme l'adaptabilité, ainsi que l'aptitude à la diversification (ou à l'articulation avec une diversité donnée), à la résilience et au dépassement créatif des limites, qui

2. L. Althusser, *Sur la reproduction*, Paris, PUF, 1995.

3. N. Kondratieff, *Les grands cycles de la conjoncture*, Paris, Economica, 1992.

finissent par s'imposer au regard, nous éloignant d'une image très statique du « capitalisme mature » héritée du XIX^e siècle. Avec cette forme d'organisation économique, il n'est pas seulement question d'un système froid et simple, partout identique à lui-même une fois dépassée la phase incertaine de sa formation. Il n'est d'ailleurs pas non plus question d'un grand dispositif gris de captation, de répression et de contrôle. Les activités économiques et les façons qu'ont les individus d'y jouer un rôle (celui d'entrepreneur et/ou de capitaliste, par exemple) présentent trop de facettes différentes et trop de variantes empiriques pour que cette interprétation maximaliste puisse convaincre. Mais quand on considère les phénomènes d'un certain point de vue, en l'occurrence de très haut, ce système paraît tout de même avoir en lui une sorte de principe d'activité. Sa conservation passe par l'institutionnalisation de la fuite en avant. Il paraît, en tout cas, être mû par un élan qui lui appartient, savoir innover dans sa manière de s'étendre dans le monde et de gérer la conflictualité qu'engendre son processus de reproduction, montrer qu'il peut sortir favorablement des moments critiques, c'est-à-dire de manière créative. Beaucoup des crises qu'il a traversées apparaissent même rétrospectivement comme des crises de croissance : tout s'est passé comme s'il en avait eu besoin pour repartir de l'avant.

Ainsi, le capitalisme évolue et présente des visages divers, comme tous les phénomènes historiques durables. Mais il semble le faire efficacement, avec un certain ordre, et selon une rationalité ordonnée à un impératif de croissance qui reste très originale. La « mondialisation » en constitue d'ailleurs un effet de première importance qui suffirait à le singulariser philosophiquement. Certes, dans son évolution, rien n'est naturel, au sens de manières de faire si objectivement pertinentes pour les agents économiques qu'elles devaient fatalement finir par l'emporter. Et rien, à l'inverse, ne s'explique *que* par la montée en puissance irrésistible d'un grand

Absolu agressif, d'un unique dispositif omnivore et omnipotent. Les particularités historiques et géographiques, les rapports de force, l'action des groupes sociaux, intégrés ou indociles, celle des institutions, tout cela a compté. La preuve la plus nette en est que cette histoire a aussi été marquée par des éléments extra-capitalistes, voire anticapitalistes⁴. Mais ces éléments ne semblent pas avoir vraiment interrompu, jusqu'ici, une sorte de longue trajectoire ascendante dont le principe apparaît, du coup, indépendant d'eux.

Ainsi, apparemment, le capitalisme, *ce n'est pas seulement* et même pas tellement l'« économie de marché » ou l'enrichissement quantifiable des sociétés, ni, d'ailleurs, la « propriété privée des moyens de production », un certain état de la lutte des classes, l'exploitation du travail ou la différenciation illégitime des activités économiques. Ces notions, en termes de définitions, de caractérisations ou d'explications (elles sont classiques dans les sciences historiques, sociales et économiques), ont le tort de se situer à trop grande distance de la perspective de longue durée qui s'impose pourtant. Elles restent ontologiquement trop pauvres. Et elles s'avèrent trop simples, trop statiques ou bien trop essentialistes, au sens où elles surestiment les caractères invariables que l'on peut attribuer à leur objet. En tout cas, elles ne permettent pas d'articuler une dynamique d'ensemble à l'existence des phases qui la composent et expriment ses diverses métamorphoses.

4. Il existe des controverses sur la nature des institutions caractéristiques de l'État social qui n'ont pas été tranchées. Faut-il d'abord les comprendre, de manière fonctionnaliste, comme le résultat d'une transformation interne du capitalisme, comme l'effet d'un sursaut du corps social contre l'autonomie indue de l'économie, ou bien encore comme le résultat d'une lutte, partiellement victorieuse, de la classe ouvrière contre le principe de son exploitation ? Or, certaines de ces interprétations impliquent bien que le capitalisme régulé de l'âge keynésien-fordiste comportait des éléments non-capitalistes (qui n'étaient pas de simples survivances), voire des éléments anticapitalistes. La prudence s'impose donc face à toutes les approches qui tendent à ramener l'histoire du capitalisme à un approfondissement monomaniaque et linéaire de ses propres tendances essentielles, supposées données dès le départ.

C'est dire que, comme il n'y a manifestement jamais eu de grand système mature voué à sa propre reproduction aveugle, fonctionnant en boucle, la célèbre métaphore de Weber (le monde capitaliste comme « cage d'acier ») apparaît tout sauf judicieuse. En réalité, ce monde frappe plus par une plasticité qui le rend presque insaisissable que par son inertie absurde. Ou encore : si nous craignons de ne pas être maîtres de notre histoire, c'est d'abord parce qu'il nous échappe du fait de son agilité, et non parce qu'il nous écrase de tout son poids. Ce monde ne se situe assurément pas du côté de la mort et de la répression pure et simple de la vie. Si « le capitalisme » appelle une ontologie spécifique, celle-ci devrait donc plutôt faire sa place à l'existence de grandes organisations polycéphales, *évolutives et flexibles*, capables de renouvellements surprenants, qu'animent des tendances anonymes. Il n'est donc pas tant question de placer l'accent, comme certains textes de Foucault pourraient y inviter, sur la fragmentation et la dissémination que sur une complexité globale qui reste d'ordre systémique. Car on a manifestement affaire à une sorte de système adaptatif, impliquant la constitution de conditions, de règles et de réseaux de plus en plus étendus et ramifiés dans lesquels nos intérêts sont parfois lésés, parfois représentés⁵. En d'autres termes, plus distancés, cette forme économique se définit assez bien par une certaine capacité à multiplier à l'infini, suivant les contextes, les variations autour des trois thèmes de l'accumulation du capital, de l'instrumentalisation du travail et de la commercialisation de la consommation ; on commence à la comprendre lorsqu'on accepte de voir à l'œuvre une sorte de libre engendrement, à partir de ces trois thèmes, de multiples logiques invisibles, lorsqu'on la voit en réfracter les tendances et les effets sous des modalités inattendues et dans les domaines

5. D'où l'existence d'une riche tradition de recherche autour du capitalisme qui se situe au carrefour de la théorie des systèmes et d'un évolutionnisme généralisé. Pour une synthèse, voir E. Beinhocker, *The Origin of Wealth. Evolution, Complexity and the Radical Remaking of Economics*, Boston, Harvard Business School Press, 2006.

les plus lointains. Et c'est probablement en raison de sa fluidité que cette organisation économique a connu, malgré des obstacles, des limites et des épisodes critiques, une trajectoire globalement ascendante associée à une capacité de diversification.

La réalité du capitalisme

Il existe pourtant une franche limite à cette souplesse d'adaptation et d'évolution dont nous parlons. En raison de la démesure qui l'habite et que son histoire semble assez prouver – et non pas à cause de sa nature fermée et figée –, en raison des effets des tendances qui la caractérisent, l'organisation « capitaliste » de l'économie semble tout de même devoir se définir par une certaine *altérité*, par une certaine *extériorité*. Je veux dire par là que, malgré sa capacité de renouvellement et sa plasticité (auxquelles des théories néolibérales comme celle de Hayek ne cessent de faire allusion à leur façon, en les prêtant à tort au marché), ou justement à cause d'elles, ce qui l'a caractérisé jusqu'à présent n'apparaît pas, au fond, si immanent à la vie.

Expliquons-nous. L'idée de « souplesse » renvoie originellement, en son sens propre, à une certaine plasticité interne de l'individu. Elle désigne la capacité de l'individu à exprimer de nombreuses virtualités d'action, à résister aux aléas, à s'adapter aux diverses situations et à poursuivre des fins déterminées malgré l'indifférence ou l'adversité de l'environnement, à innover au plus juste en face des objets et des sollicitations successives qui surviennent. Ainsi une gestualité fluide et variée paraît-elle souvent symboliser un état plus général d'aisance et de confiance en face du monde, aux racines corporelles, voire biologiques, et psychiques. Dans sa plus grande généralité, la notion de « vie » (la vie comme fait et comme valeur), loin de se limiter à une simple

valorisation oblique du mouvement et de la mobilité, et avant de pouvoir déboucher sur une apologie de la créativité, semble se référer aux composantes de cette expérience première de la souplesse. Elle fait signe vers la richesse des possibles que l'on pressent en soi, vers la confrontation intelligente et libre avec un milieu, vers la possibilité d'entrer en synergie avec des objets, des contenus et des contextes – tout cela étant conçu comme la condition même de l'existence et de l'augmentation de soi. Une expression de Husserl semble pouvoir se redéfinir à la lumière de ces remarques : le « monde de la vie », c'est le monde dans lequel et à propos duquel ont été accumulés les acquis des manifestations passées de la souplesse vitale et de l'élan vers l'objet qui l'accompagne ; c'est aussi le monde dans lequel et à propos duquel on sent clairement que la souplesse peut encore se manifester au présent et dans l'avenir.

C'est ici qu'un certain hiatus entre « le système » (entendu comme l'ensemble des objectivités détachées, de leurs expressions et de leurs corrélats, en tant qu'ils ont une certaine cohérence et sous-tendent les phénomènes de croissance de longue durée) et « la vie » devient pensable. Certes, les grandes oppositions métaphysiques auxquelles nous ont habitué les préoccupations vitalistes qui traversent la philosophie moderne, de Schelling à Bergson et au-delà (le mort et le vivant, le statique et le dynamique, le figé et le mobile, le répétitif et le créatif...), ne font pas l'affaire. Dans le cas du capitalisme, les objectivités détachées qui participent à une sorte de cohérence systémique – par exemple, l'univers financier et ses acteurs particuliers, certaines organisations, certains ensembles techniques, voire, à la limite, la totalité des marchandises – apparaissent trop variées, trop mobiles, et surtout trop évolutives et trop intelligentes pour cela. Elles relèvent déjà, ou elles relèvent encore, à leur manière, d'un dynamisme vital et d'une volonté de puissance. Il leur est même arrivé de favoriser ou d'accompagner

l'émergence de mécanismes sociaux utiles, ce en quoi elles illustrent une ambivalence essentielle des deux grands vecteurs qui les portent, l'argent et la technique. Ceux-ci ne constituent-ils pas des façons de prolonger la souplesse existentielle par des moyens originaux, en ouvrant l'horizon de l'action, en enrichissant extraordinairement le répertoire des moyens et des fins ?

Mais en même temps, la souplesse d'une forme d'organisation économique prise comme un tout a ses propres exigences, qui ne recourent pas *forcément* celles qui émanent du monde de la vie. Cette puissance, qu'il faut bien admettre contre les conceptions statiques et appauvrissantes du capitalisme que nous rejetons ici (systèmes fermés, caractéristiques figées, lois nécessaires, trajectoires prévisibles, contraintes extrinsèques, contradictions fatales, catastrophes inévitables), nous ne pouvons donc pas y adhérer complètement. D'ailleurs, dans la plupart de ses manifestations connues, elle apparaît souvent unilatérale, parfois caricaturale, empruntant seulement au plus superficiel de la vitalité. Elle développe des aptitudes seulement intéressées, se spécialisant dans certaines directions particulières, générant des contraintes autoentretenuës. On a souvent parlé, depuis le XIX^e siècle, de l'étroitesse des formes de vie favorisées par l'organisation capitaliste de l'économie. Ainsi le dynamisme expansif en question n'est-il pas, à la réflexion, pleinement *nôtre*. Il semble ne représenter que « l'abstraction du mouvement »⁶.

Certes, il ne s'agit pas ici de juger le capitalisme d'un point de vue radicalement extérieur : notre approche critique se veut « immanente » en ce sens qu'elle présuppose une certaine compréhension et donc une certaine approbation du *dynamisme vital en général*. Sans nier *a priori* la portée d'une démarche de ce type, elle ne fait pas qu'invoquer des éléments de stabilité (par exemple : des valeurs morales ou des traits constants de la socialité humaine)

6. K. Marx, *Misère de la philosophie*, Paris, Éditions Sociales, 1972, p. 179.

qui seraient malmenés par l'organisation économique moderne. Elle oppose simplement une certaine image de la souplesse à une autre image de la souplesse. C'est ainsi qu'on en vient à soupçonner que le dynamisme expansif du capitalisme résulte d'un certain transfert de nos capacités à des fonctionnements anonymes. Ce dynamisme peut même se présenter, à la limite, comme l'émanation, médiatisée par des tendances historiques, d'une sorte de grande puissance autonome, au-dessus des puissances détachées particulières, ou du moins comme un assemblage de processus et de phénomènes dont certains peuvent se comprendre comme des manifestations de forces qui évoluent d'abord en fonction des exigences de leur propre reproduction. Ou encore : il y a d'abord, même approximativement, une organisation, une structure, un système, qui réussissent, à partir d'eux-mêmes, à s'élargir, à se solidifier et à se transformer avec le temps. Une sorte de sujet de l'Histoire se dessine ainsi, mais dans lequel nous ne pouvons pas nous reconnaître entièrement.

Une affirmation tranchée de ce genre, d'inspiration non-libérale (puisque la souplesse de la vie ne saurait avoir la fluidité du marché comme *medium* privilégié de son expression interpersonnelle et sociale) et finalement dualiste, ne constitue pas un principe absolu pour la réflexion. Elle vient *après* que l'on a reconnu au capitalisme (il vaudrait mieux dire : aux mécanismes, aux institutions et aux processus qui relèvent spécifiquement de cette forme sociale) une sorte d'énergie propre, manifestée dans l'histoire. Cette dernière reste notre point de départ. Autrement dit, c'est la vitalité objectivée des ensembles (structures et systèmes) qui, pour nous, prime dans l'ordre du raisonnement. Nous y retrouvons à tout moment les puissances détachées dont nous sommes partis. Cela relativise l'« extériorité » du capitalisme – une extériorité de toute façon partielle, tant les activités économiques sont variées, souvent difficiles à imputer univoquement soit aux contraintes extérieures, soit aux choix indi-

viduels. De manière générale, la frontière qui sépare la puissance détachée de ce qui se distingue d'elle n'est que rarement nette. De ce point de vue, la tradition marxiste, prompte à invoquer des lois inconscientes et inexorables de la société, n'aura guère contribué à éduquer à la prudence. Mais surtout, il est clair que l'affirmation en question n'aura de sens que dans certaines limites. Car tout dispositif, si gênant, si étranger, voire si « inhumain » qu'il paraisse de loin, a besoin de gens : profiteurs arrogants, participants engagés, complices enthousiastes, adaptés, dociles ou résignés.

Il faut bien, en l'occurrence, que quelque chose dans le capitalisme procure du plaisir à certains groupes de personnes et satisfasse leurs intérêts, induisant des effets réels de gratification, d'émancipation et d'excitation qui vont souvent au-delà du « profit » et de la richesse matérielle. Au-delà, également, de la sphère de l'égoïsme plat et même de la prétendue « rationalité instrumentale » que l'on croit pouvoir observer dans son sillage. Il faut bien, en un mot, que le dynamisme expansif du « système » et sa souplesse correspondent à quelque chose du dynamisme vital lui-même, lequel se trouve ainsi présupposé, puis sollicité dans certains de ses aspects. C'est la raison pour laquelle rien ne s'oppose à ce que nous puissions *parfois* nous y reconnaître et considérer *certain*s produits ou à-côtés historiques de ce dynamisme expansif comme rationnels, positifs ou irréversibles. En règle générale, la puissance détachée et extérieure n'est d'ailleurs pas si aveugle qu'elle ne sache fonctionner que *contre* les gens ; et elle n'est pas non plus si forte qu'elle soit toujours en mesure de créer *ex nihilo* chez les individus un système de motivations fonctionnelles en les manipulant. Des correspondances sont factuellement données. C'est pourquoi, malgré les griefs légitimes qu'on peut lui adresser, il apparaît tout à fait impossible de faire du capitalisme *en soi* une pathologie sociale.

Une telle approche, favorisant les synergies et les complicités entre « système » et « monde de la vie », apparaît psychologique-

ment crédible. Elle l'est aussi sociologiquement. Ainsi l'échange marchand, régi (idéal-typiquement) par la seule rationalité utilitaire et égoïste et dont on dit souvent qu'il forme le ressort pratique du capitalisme, se détache-t-il d'un contexte global (celui de l'échange social *en général*, au sein duquel le « don⁷ » se distingue comme un mode essentiel) qui ne gagne peut-être en importance comme instance de coordination que parce qu'il conserve en lui des échos d'autres éléments présents dans ce contexte. Peut-être même ne se détache-t-il pas *absolument* de l'échange non utilitaire et non égoïste. En effet, un système qui ne fonctionnerait qu'à la froide rationalité calculatrice et à l'efficacité aveugle des mécanismes qui s'y ordonnent, donc qu'aux confins de ce qui est vivant ou vital dans l'existence humaine-sociale, cela ne peut exister qu'à titre de fiction théorique. Il n'y a pas de décrochage complet du système par rapport à la vie. Cette dernière reste présente, active en arrière-plan. La logique anthropologique stimulante de l'échange est encore audible dans un système qui tend certes à l'automatisme.

Mais, en dépit de ces nuances, le point important demeure que, une fois reconnue la pertinence de la perspective de longue durée, nous devons admettre ensuite dans notre ontologie sociale, sous-jacents aux tendances historiques, des êtres « autres », « extérieurs », c'est-à-dire des êtres qui se développent pour l'essentiel *sans nous, au-dessus de la vie, même s'ils la présupposent et en imitent certains traits*. Les tendances historiques auxquelles je viens de faire allusion manifestent d'abord la force et l'emprise de telles puissances détachées. Elles expriment les effets les plus remarquables de ces puissances lorsque celles-ci fonctionnent en synergie, engendrant ainsi des phénomènes à la fois globaux et durables.

Quels sont ces grands êtres, ces puissances extérieures qui contribuent à former des tendances historiques de longue durée ?

7. Au sens de M. Mauss. Voir « Essai sur le don », in *Anthropologie et sociologie*, Paris, PUF, 1995.

Il y en a de plusieurs sortes, et ils se situent à différentes échelles. Leur liste n'est pas close et la manière de les dénombrer apparaît difficile à établir parce que les faits sont compliqués. En tout cas, ces êtres ne se laissent subsumer sous aucune grande force maléfique et hégémonique : il peut arriver que seul un air de famille les rassemble. Mais naturellement, certaines grandes formes sociales actives peuvent faire valoir un privilège pour guider ces dénombrements. Ainsi, les critiques du capitalisme se sont souvent inquiétés de la prédominance de la coordination marchande des activités économiques, qui leur semblait à la fois pauvre humainement et trop dépendante de mécanismes (gravitant autour de l'ajustement de l'offre et de la demande) d'où la volonté consciente est exclue. Avec Marx s'est imposée l'idée, plus convaincante, selon laquelle une dimension de ce que nous sommes ou un produit de notre action peut prendre la forme d'une puissance étrangère, tyrannique *et donc* expansionniste. L'argent, c'est l'instrument de notre capacité positive d'échanger qui tourne en force spécifique de nivellement, de parasitage et d'assujettissement. La machine industrielle, c'est notre inventivité technique compactée dans un dispositif qui, inséré dans le cadre d'une domination de classes, est voué à épuiser absurdement les corps et à anesthésier les esprits. Et, de manière plus générale, « le capital », compris comme le grand processus qui subsume tous ces phénomènes particuliers, c'est le résultat de notre travail commun devenu aliment d'un processus irrationnel et (auto)destructeur.

Cette approche conserve évidemment sa force heuristique, même s'il faut renoncer à clore trop vite la discussion portant sur le nombre des puissances détachées qui caractérisent le capitalisme et sur les critères qui régissent leur définition. Ainsi, malgré des différences ontologiques évidentes, telle « entreprise » peut compter comme une puissance détachée sous certaines conditions, tout comme tel secteur de notre appareillage technique ou bien « le

monde de la finance » pris comme un tout. Les circonstances historiques importent : ce sont elles qui décident quelles puissances détachées exercent les influences les plus décisives, déterminant un style particulier de vie économique et sociale. Ce sont elles qui décident également du rôle que jouent les forces apparemment extérieures au monde « économique ». Il semble cependant que, de façon générale, nous n'ayons pas intérêt à attribuer le statut de puissance détachée à des entités trop abstraites (« la Technique », « le Système », « la Valeur », « le Capital », « la Raison instrumentale »...), ce que certaines traditions marxistes et positions philosophiques influentes ont encouragé à l'époque contemporaine. D'ailleurs, une accentuation particulière de l'acquis marxien permet d'ajouter que ce qui est intéressant, c'est *surtout*, au-dessus de tous les éléments particuliers, la tendance générale exprimée par la dynamique expansive du capitalisme historique elle-même. Certains processus autonomes se mettent en place sur lesquels nous n'avons que peu de prise, qu'il s'agisse, par exemple, de développement industriel et technique immaîtrisé ou d'emprise grandissante de l'argent. Certains phénomènes s'imposent ainsi dans le paysage social. Tous concourent à une poussée vers un *toujours plus* global qui leur donne sens et révèle la convergence des différentes puissances détachées sous-jacentes dont l'action explique cette orientation globale – un *toujours plus* qui conduit à ce qu'il y ait toujours plus de capitalisme dans le monde. C'est cette convergence qui, à son tour, permet de rendre compte de la résilience et de la plasticité du fonctionnement économique de type capitaliste. Ainsi, il semble que nous soyons dépossédés par des choses, des fonctionnements et des institutions, mais surtout, en fin de compte, par l'obstination d'une certaine tendance, constitutive de ce fonctionnement, qui les soutient tous et s'exprime en eux.

Celle-ci, à l'échelle de la vie sociale tout entière, fait virer la souplesse systémique en ressort d'une *croissance pour la crois-*

sance ; elle extériorise le mouvement augmentatif propre à la vie, qui, de façon générale, donne sens à sa souplesse, sous la forme d'un impératif obstiné et infini de renforcement de soi ; en ce sens, elle confine à l'*hybris*. Quant aux vecteurs concrets de cette extériorisation (les différentes puissances détachées), ils peuvent varier historiquement. On ne peut les définir une fois pour toutes.

C'est le moment critique de la réflexion qui se trouve indiqué de cette manière. D'un point de vue philosophique, il se rattache à la catégorie d'aliénation, au sens de la mise en question des objectivités sociales détachées qui avancent toutes seules et nous embarassent sans cesse. Dans le cas du capitalisme, ces objectivités, considérées comme un ensemble, se structurent autour de l'impératif de croissance, c'est-à-dire d'une forme ou d'une exigence plus que d'une chose : c'est cet impératif global qui constitue le visage *par excellence* de l'aliénation objective. Les objectivités détachées, parfois ambivalentes dans leurs effets, deviennent des facteurs d'aliénation au sens fort dans la mesure où elles participent à l'emprise de cet impératif. Mais faire droit à un tel moment critique n'équivaut pas à déclarer que les réalités sociales dépendant de cet impératif de croissance sont devenues absolues, qu'il n'y a *que* de l'aliénation, que tout est joué, ni à considérer la subordination de la vie comme un fait accompli. Les oppositions et les recherches d'alternatives qui ont coanimé l'histoire du capitalisme témoignent, elles aussi, à leur manière, de ces inquiétantes transcendances.

Spécificité du néocapitalisme

On ne peut en rester là si l'on veut envisager, sous tous ses aspects, la relation ambiguë entre « le système » et « la vie » qui doit servir de fil conducteur à notre enquête ontologique régionale. Car il y a une variabilité du régime permanent d'expansion qu'impose

le capitalisme. On ne comprendrait pas grand-chose au développement de cette organisation économique si l'on privilégiait le modèle linéaire d'une progression inéluctable et uniforme, selon une orientation pourtant courante aussi bien dans les visions apolo-gétiques (l'histoire du capitalisme disparaissant derrière celle d'un enrichissement graduel des sociétés) que dans les visions hyper-critiques et totalitaires (un capitalisme monolithique, sans dehors, partout victorieux). Des phases et des configurations distinctives se laissent isoler, montrant qu'il ne s'agit pas d'une diversification sans modèles ni d'une évolution erratique. Ainsi, dans certaines situations, des rythmes particuliers, des tendances économiques originales, se voient favorisés (l'extension plutôt que l'intensification, par exemple), et des éléments extra-économiques plus particulièrement mobilisés (la politique, la culture) ; des styles institutionnels et normatifs se dessinent autour des conditions et des effets de la dynamique expansive.

À cet égard, le néo-capitalisme, réunissant certains traits de ce genre, apparaît hautement original. Il est impossible d'y voir seulement le prolongement d'une trajectoire préexistante ou bien une séquence chronologique dépourvue d'unité. Sur le plan ontologique, il faudrait plutôt y repérer l'expression d'une sorte de volonté un peu trop empressée, de la part des puissances détachées à l'œuvre dans l'organisation capitaliste de l'économie et de la société, d'accélérer le rythme de leur développement séparé, mais aussi d'explicitier l'altérité ou l'extériorité paradoxale par rapport à la vie dont nous avons parlé : une extériorité subtile, inquiète, justement, de son extériorité et soucieuse pour cela de se caler d'une façon plus ou moins discrète sur ce à quoi elle s'oppose, c'est-à-dire de revenir mimétiquement à une forme d'homogénéité au moins apparente.

Dans cet esprit, on peut souligner deux aspects saillants du néo-capitalisme.

D'abord, la « domination » capitaliste y présente des modalités assez spécifiques, en tout cas, extrêmement impressionnantes. Ces modalités se caractérisent par le gigantisme et la complexité sidérante des formes et des processus les plus importants qui assurent cette domination⁸. Ainsi, par exemple, la stupidité de la finance (après tout, elle dérive très directement de l'avidité du spéculateur), créatrice d'effets d'aliénation spectaculaires (à cause d'elle, nous sommes plus que jamais assujettis à des forces anonymes qui fonctionnent toutes seules) prend aujourd'hui l'apparence d'un fonctionnement qui semble, curieusement, d'une subtilité et d'une mobilité désarmantes, et dont les effets se propagent dans toutes les directions. Vecteur inattendu de l'intellectualisation des pratiques, ce fonctionnement mobilise des modèles mathématiques impénétrables qui transforment les sociétés. Significativement, sophistication intellectuelle extrême et exercice d'une tyrannie systémique quasi incontrôlée ne s'excluent plus. Bien au contraire.

Ensuite, le capitalisme, autrefois isolé – Schumpeter s'en plaignait encore au milieu du siècle dernier –, s'est fait monde. Il a vraiment fini par s'imposer. Et il s'est fondu dans le paysage social, multipliant les liens organiques avec les autres sphères sociales (la politique, le droit, la culture, la technique, le psychisme...) qui soutiennent et accroissent sa puissance. Il ne suffit plus de répéter, comme on l'a fait fréquemment dans le marxisme, que l'État et le marché, à l'époque moderne, ont grandi ensemble : l'écologie du capitalisme est devenue bien plus compliquée que cela. Aussi, loin de représenter une sorte d'enclave aussi désagréable qu'artificielle, comme le pensaient les socialistes du XIX^e siècle, ou même une inquiétante économie désocialisée, désenchâssée (comme le

8. D'où l'importance, dans la culture de masse, des récits d'anticipation dans lesquels les machines et les programmes informatiques ont déjà pris le pouvoir contre les humains. S'y reflète le sentiment d'une puissance accrue et irrépressible qui est parvenue à résorber le monde, sans pour autant, d'ailleurs, réussir à éteindre toute vitalité.

croyait K. Polanyi⁹), il se définit désormais, globalement, par une masse indémêlable d'affinités, de proximités, de synergies avec son environnement. Il a obtenu de la société *beaucoup plus* que la présence de petits groupes actifs composés de participants-profi-teurs et de complices dévoués à sa cause, beaucoup plus, égale-ment, que la prédominance de grandes institutions autoritaires mises à son service.

En d'autres termes, le néocapitalisme n'hérite pas seulement de motivations antérieures à lui ou distinctes de lui qui, présentes dans son milieu social, présupposées comme autant de conditions externes données, lui permettent de correspondre aux intentions et aux intérêts de certains individus ; il n'influence pas seulement le monde ; il tend en outre à produire affirmativement ou du moins à investir avec bonheur un système de liens très denses avec le monde. C'est d'ailleurs ce qui lui permet d'avoir, dans certains de ses aspects, cette allure décentralisée, diversifiée et ubiquitaire (le réseau fluide plutôt que la hiérarchie crispée, le dispositif tolé-rant plutôt que le tout fermé sur soi, la cohérence d'assemblages compliqués plutôt que l'organisation nette dans sa fixité écrasante) qui a souvent été remarquée. C'est elle qui, très visible à l'échelle internationale (un monde économique désormais multipolaire), se retrouve aux différents niveaux de l'activité socioéconomique (dans le *management* de la grande entreprise, par exemple), même si d'autres facteurs interviennent.

Il y a mieux encore. Non seulement le capitalisme récent a, de ce fait, plutôt réduit la distance qui le séparait de la vie dans les configurations antérieures, mais, dans certains secteurs, il s'est ressourcé *grâce à la mise en œuvre du projet consistant à dimi-nuer cette distance*. Réduire ou supprimer sa propre extériorité par rapport au monde ou à la vie constitue même aujourd'hui l'horizon de sa croissance ; c'est pourquoi il semble concentrer sa

9. Cf. K. Polanyi, *La Grande Transformation*, Paris, Gallimard, 1983.

souplesse et sa mobilité, manifestées, comme on l'a rappelé, par toute son histoire passée, en ressource endogène et actuelle de développement.

L'extension du travail « immatériel » forme, en amont, la condition de possibilité de cette inflexion. Le travail, en devenant immatériel, se fait perméable à l'expression de pouvoirs corporels et vitaux de plus en plus nombreux. Par rapport à l'âge industriel, il paraît impliquer un ensemble plus large de compétences, réclamer aux corps et aux esprits des efforts plus variés, donc un peu plus à la mesure, en quelque sorte, de la souplesse de la vie elle-même. Dans un certain nombre d'emplois, la répétition taylorienne tend à céder la place à la sollicitation des talents, à la recherche de l'improvisation heureuse. En aval, nous avons bien sûr ce formatage des esprits que les critiques du néolibéralisme ont si brillamment analysé ces derniers temps. Tout le monde doit personnellement intérioriser ce que les prétendues lois de l'économie imposent d'en haut à la société entière, à commencer par la course à l'efficacité compétitive sans merci. La vie doit se saisir elle-même, s'ajuster à un rythme qui va s'accélération. Elle doit prendre à cœur des objectivités détachées décomplexées qui veulent aller toujours plus loin, plus vite, et pas seulement obéir à la force d'inertie qui les a fait sortir autrefois du monde de la vie.

Mais nous avons également, de façon complémentaire, ce capitalisme contemporain, réactif, énergique, postmoderne, hyperintelligent, que nous ne connaissons que trop bien – le capitalisme d'optimisation, directement branché sur de nombreuses expressions de la souplesse vitale et existentielle, devenu lui-même singulièrement subtil et plastique dans l'emprise qu'il exerce sur elle. C'est, par exemple, le capitalisme qui, au lieu de se présenter comme un carcan totalitaire ou comme une pénible obligation (*il faut* s'industrialiser pour sortir de la pauvreté et de l'arriération), cajole l'individu et ses lubies, investit le biologique sur plusieurs

fronts, vise la santé et l'amélioration performante, vit d'une communication sans bornes qui élargit tous les horizons, se montre plus à l'aise avec la création de contenus intellectuels créatifs qu'avec la production en série de gros objets industriels importuns.

C'est donc ce capitalisme qui, sans qu'il puisse être uniquement question de « récupération », absorbe, parce qu'elle s'avère rentable, l'aspiration vécue à sortir de l'aliénation, de la monotonie, de la routine, du suboptimal, au nom d'une certaine conception tonique de la vitalité : au nom, finalement, d'une exigence radicalisée de souplesse en acte. Une certaine addiction générale à la dynamique expansive comme telle s'en dégage. Elle attire à elle et finalement satellise presque toutes les valeurs. Les institutions qui expriment et diffusent cette addiction, comme certaines grandes entreprises, deviennent des attracteurs universels : presque tout ce qui, dans la société, se veut actif, intelligent, dynamique et créatif se met irrésistiblement à leur ressembler. Ainsi, le *marketing* et le *management*, entendus comme techniques d'optimisation réflexives ajustées à un expansionnisme devenu intransigeant, donnent-ils l'impression de se retrouver partout. En tout cas, désormais, ce capitalisme sait faire bien autre chose que rejouer sans cesse la même sinistre mélodie de l'exploitation du travail industriel et de la domination de classe à la manière du XIX^e siècle.

Parmi les explications vraisemblables de cette mutation récente du capitalisme, on trouve d'ailleurs l'idée selon laquelle il a été contraint d'accroître sa complexité et son emprise sur la vie afin d'affaiblir et/ou d'absorber ce qui se soustrayait à lui ou s'opposait de plus en plus à lui dans les phases précédentes : en l'occurrence, toute cette intelligence et toute cette énergie collectives immenses qui s'étaient manifestées, dans la période qui a suivi 1945, grâce aux progrès des savoirs et des techniques, aux mouvements sociaux, à la contre-culture et aux expériences politiques alternatives (y compris socialistes, lorsqu'elles ne signifiaient pas échec

ou désastre). Il a dû, en quelque sorte, batailler pour se montrer à la hauteur de ces expressions supérieures de la vitalité qui, *de facto*, le relativisaient progressivement ; il a dû ensuite les parasiter, s'éloignant ainsi inévitablement de la simplicité relative des formes anciennes de la domination, tendant parfois à invisibiliser de plus en plus l'exploitation. Un tel effort supplémentaire aurait ouvert la voie à cette tendance omnidirectionnelle à la réduction de la distance au monde et à la vie, à cette course effrénée à l'expression de la souplesse et de son dynamisme, qui ont changé tant de choses depuis deux ou trois décennies. Ce même effort expliquerait pourquoi l'incroyable chance du néocapitalisme et du néolibéralisme *stricto sensu*, sa doctrine organique (pratiquement, après 1989, ils se sont retrouvés sans rivaux), ne s'est pas traduite par une ossification totale : il y avait aussi un héritage remuant à gérer. Quoi qu'il en soit de la validité de cette hypothèse historique quelque peu spéculative, nous voilà loin, avec l'avènement du modèle de l'optimisation, du théorème fondateur de l'École de Francfort : le théorème selon lequel le capitalisme ne saurait juguler les crises économiques dont il est porteur qu'au prix d'un alourdissement démesuré de la domination politique, c'est-à-dire en engendrant une société grise et des individus éteints. C'est presque le contraire qui s'est produit.

Dans ces conditions, un constat mérite l'attention : la poussée de rationalisation stupéfiante dont il vient d'être question, puisqu'il s'agit bien de cela, est restée attachée par des liens de différentes sortes à de multiples manifestations de répression, d'exploitation, d'exclusion, de violence, de manipulation et, emblème frappant de tout cet ensemble, à l'aveuglement suicidaire propre à l'irresponsabilité environnementale systémique. L'aliénation est bien là, mise en œuvre au sein de luttes de classes qui ont comme particularité historique d'être désormais menées, pour une part non négligeable, par des classes dominantes qui ont pu reprendre

l'initiative sous l'égide des puissances dynamiques renforcées. On pourrait même dire qu'il y a, sous bien des aspects, radicalisation et accélération *dans ce domaine-là aussi*. Or, ici, on est plutôt du côté de la pulsion de mort que de la mobilité historique ou de la vitalité existentielle. On se situe largement, en tout cas, dans le domaine de la lourdeur et de la stupidité.

D'une telle connexion paradoxale, on peut tirer plusieurs enseignements. Elle se fonde peut-être sur certains caractères permanents du capitalisme, en particulier sur les polarisations de classes qu'il induit toujours. On l'observe au fait que les hyperinégalités deviennent progressivement la règle dans notre monde, à tous les niveaux. Mais elle s'explique plus sûrement par le fait que l'optimisation performante et l'escalade permanente (une souplesse qui, follement, se prend elle-même comme fin), traits typiques du néo-capitalisme et causes typiques d'aliénations néo-capitalistes vécues, ne se mettent pas en marche toutes seules, même si elles résultent de contraintes impersonnelles puissantes. Concentrant apparemment l'innovation sociale et l'originalité historique, attirant le regard, elles renvoient en réalité à des activités et à des rapports sociaux de pouvoir qui, malgré l'apparence de banalité qu'ils présentent, n'en sont pas moins assez spécifiques. En l'occurrence, l'optimisation et le déchainement assumé des puissances détachées qui la sous-tendent ont besoin, en coulisses, de leurs prolétaires, de leurs serviteurs, de leurs fonctionnaires, de leurs cobayes, de leurs ressources bon marché. L'optimisation fonctionne largement à la dépossession. Ainsi, beaucoup de gens et beaucoup de choses sont malmenés ; sans doute pas une classe universelle, mais au moins une multitude qui se sait parfois devenir la variable d'ajustement d'un processus d'escalade insensé, voire suicidaire.

En un sens, il y a donc, factuellement, échec. La mise en œuvre du projet néo-capitaliste consistant à réduire l'extériorité du capi-

talisme par rapport au monde et à la vie reconduit et réinvente fatalement cette extériorité, manifestée sous la forme spectaculaire de pathologies sociales dont beaucoup, d'ailleurs, avaient été déjà observées par Marx (comme l'exploitation industrielle du travail ou l'expropriation paysanne). La rigidité l'emporte sur la souplesse. Apparemment, par ce mimétisme un peu forcé que met en œuvre le néocapitalisme, on exalte surtout la vie au centre pour l'abaisser à la périphérie, comme s'il s'agissait de permettre aux phénomènes d'aliénation de se reproduire et de se recomposer tranquillement, en silence.

Ou, plus exactement, il y a contradiction entre deux formes de vitalité (celle du système, celle des individus et des conditions existentielles de leur expérience) dont l'une parasite l'autre en faisant mine de la prolonger par d'autres moyens et même de la relever. Nous comprenons ainsi que ce qui marche *sans nous* (le principe extérieur, la puissance extériorisée et détachée), même quand cela cherche à nous ressembler de manière troublante et à nous stimuler en retour, nous confrontant sans arrêt à l'ambivalence, a des chances de marcher aussi *contre nous*. Le néocapitalisme est là pour nous le rappeler clairement, à sa manière, parfois aussi originale que sophistiquée.

Certes, ces deux aspects – expression et accompagnement de la vitalité, dépossession aliénante de la vie – apparaissent aussi significatifs l'un que l'autre dans la phase néocapitaliste du régime expansif qui nous intéresse. Ils coexistent et se recourent même souvent. Cependant, les faits tendent tout de même à suggérer une hiérarchie. Car nous pouvons appeler « crise » le moment de vérité où la subordination, jusque-là peu apparente, du premier moment au second devient éclatante : les frontières entre un « centre » où se concentre (avec la consommation de masse qui entraîne toute la machine économique) l'innovation, l'expérimentation, la richesse économique et culturelle, et une « périphérie » vouée

à supporter les coûts invisibles de ce développement expansif deviennent moins nettes. Il y a du sens à réfléchir à partir de ce moment de vérité, même si c'est à l'écart de l'idée rassurante d'un écroulement prochain du système, ou, simplement, de l'attente d'un avenir meilleur. Il se pourrait certes que la mise en question d'une configuration qui a conduit à un entrelacement intime de la *vie* et du *système*, si surprenante par rapport à ce que suggèrent des traditions théoriques qui, jusque chez Marx, ont accusé le capitalisme de représenter l'aveuglement, l'inertie et, finalement, la mort (le capital comme « travail mort¹⁰ »), nous place à deux doigts de transformations positives qui iraient dans le sens d'une atténuation de l'aliénation objective – c'est-à-dire de l'affirmation d'une vitalité moins encombrée chez les individus et dans l'activité sociale. Une réorientation devient en effet mieux pensable sur cette base d'expérience historique, qui est considérable. Les transcendances illégitimes seraient rattrapées par des mouvements, liés à l'affirmation de la vie et de sa souplesse, qu'elles ont elles-mêmes stimulés. Et ces mouvements donneraient alors une visibilité entraînante à ce qui, dans la vie humaine-sociale, est, heureusement, resté ambigu, n'a pas été fonctionnalisé ou s'est déjà soustrait intelligemment à la fonctionnalisation. On ramènerait ainsi un peu de calme, laissant plus de temps aux sociétés pour penser à la façon dont elles pourraient réaliser la justice et à quelques autres choses intéressantes de ce genre. En tout cas, l'une des très nombreuses sources de l'altérité et de l'irrationalité de l'histoire (il n'en manque pas) se tarirait, l'un des espaces d'expression de la tendance à l'excès et à la démesure (il y en a de bien des sortes) diminuerait.

Cependant, il n'est pas du tout nécessaire que cela se passe ainsi. Rien n'est écrit d'avance. Très loin de prétendre contribuer à faire peser la balance du bon côté, les chapitres qui composent cet ouvrage expriment une ambition limitée. Chacun à propos

10. K. Marx, *Le Capital*, Livre I, Paris, PUF, 1993, p. 261.

d'un objet particulier, ils entendent montrer comment le moment de crise que nous vivons peut être exploité par la réflexion afin d'essayer de mieux comprendre le monde qui l'a rendue possible. Pour cela, notre méthode consistera à nous installer dans un certain nombre de discussions contemporaines déjà avancées pour en évaluer les résultats ; les enseignements que l'on peut en tirer, les critiques que l'on peut leur adresser doivent permettre de dégager une position originale, cohérente et claire. Ce faisant, nous chercherons aussi à faire le point sur la manière dont la philosophie sociale, et plus généralement la théorie sociale, ont, dans la période récente, pris en compte le néocapitalisme et son histoire. On verra même qu'il n'est pas exagéré de dire qu'elles se sont réinventées grâce à cette prise en compte.